

de ces oiseaux, aux proportions gigantesques, fendant majestueusement la surface limpide d'un lac.

Bientôt, nous reprîmes notre route, toujours au milieu de merveilles de plus en plus surprenantes. Nous vîmes dans ce voyage *Westport Upper*, *Westport-Lower*, *Southport*, en un mot toutes sortes de ports, *Riggsville*, *Five-Island*. Pour mon compte, je n'ai vu que quatre îles, mais la délégation de la société de géographie m'a assuré qu'il y en avait une cinquième derrière les quatre autres, et je l'ai crue sur parole. Je ne ferai que mentionner *Dog-fish Head*, *Sawyers' Island* et *Isle of Springs*.

Quand on voit tant de belles choses pour la première fois, il est difficile de se rappeler les détails et surtout les noms ; on ne peut rapporter qu'une impression d'ensemble. Je regrette amèrement à l'heure actuelle de n'avoir pas su mieux profiter du cours gratuit de la délégation de la société de géographie, ou de ne lui avoir pas au moins emprunté une de ses cartes pour mieux fixer mes souvenirs ; mais c'est trop tard maintenant ; versons une pleure de regret et n'en parlons plus.

Ce que je n'oublierai jamais, par exemple, c'est que nous sommes passés par toutes les portes de l'enfer, (*Hell Gates*), car il y en a plusieurs : porte d'entrée, porte de sortie, porte de côté. Ce sont, vous l'avez deviné sans doute, des passages où le pilote doit ouvrir l'œil.

Instinctivement je cherchais le fameux Cerbère, le redoutable Cerbère ; mais je ne l'ai point vu à son poste. Un indigène à qui je demandais des informations à ce sujet, m'a affirmé, de l'air le plus sérieux du monde, qu'il s'était enfui et qu'on ne l'avait pas revu depuis le dernier arrêté du maire de Path sur le musèlement des chiens.

Mouse Island, n'est pas comme on pourrait le supposer, d'après son nom, un vulgaire trou de souris ou de lapins ; mais bien une belle île peuplée, en pleine civilisation, avec un collège universitaire sans compter le collège électoral en temps d'élections. Les abords de l'embarcadere sont ravissants. J'ai aperçu là des groupes charmants de jeunes filles qui se promenaient sous la feuillée, égayant de leurs claires toilettes d'été la sombre verdure des pins, tandis que d'autres, assises au pied des arbres, devisaient gaïement ou rêvaient, les yeux perdus dans l'immensité du ciel.

Séduit par ce spectacle enchanteur, je m'apprêtais à sauter à terre, lorsque soudain retentit à mon oreille ce cri :

— *Pie nuts ! Pie nuts !*

Ma foi, la gourmandise l'emporta sur la curiosité, et je restai à bord du bateau. En un instant, le pont fut littéralement couvert de débris. Il en pleuvait de tous les côtés, jusque sur la tête des passagers, au-dessous de nous, qui reculèrent épouventés sous cette ondée d'un nouveau genre.

A *Squirrel Island*, deux dames et un jeune garçon vinrent se joindre à notre groupe. Et les fusées de gaieté repartirent de plus belle.

A ce que je crois, *Squirrel Island* est, sinon la plus importante, du moins une des principales îles de notre voyage. Elle a un journal publié pendant la saison d'été.

Nous jetons en passant un coup d'œil à ses maisons élégantes, à ses gracieux chalets assis au milieu des pins sur les pentes gazonnées. Nous n'avons pas le temps de nous y arrêter. Nous repartons. Tout autour de nous, la nappe d'eau s'est élargie, et l'horizon a reculé ses bornes. Des barques se balancent sur l'onde, semblables à des mouettes aux blanches ailes. Au dessus, des nuées flottent dans l'azur comme une autre flottille aérienne, poussée par la brise du soir. Là-bas, il y a une langue de terre qui s'allonge avec une ligne sinueuse de maisons. Plus loin, entre deux pointes s'ouvre une large trouée, comme une vision vaporeuse qui monte dans le ciel, une sorte de porte ouverte à l'horizon. C'est l'océan.

Nous voici à Boothbay. C'est une ville singulière, avec ses maisons bâties sur pilotis, comme une troupe d'échassiers pêchant au bord d'un lac. Il y a là un hôtel magnifique que nous visiterons plus tard.

— Allons-nous à *Pig Cove* ? demande une voix malicieuse.

Non, non, protestèrent toutes les voix en chœur. Qu'est-ce que *Pig-Cove* peut bien avoir de commun

avec nous ? A d'autres, fi donc ! Ce n'est pas là notre place.

— Eh bien, alors, mangeons.

Un *oui* unanime accueillit cette proposition.

Nous nous installâmes à l'avant du navire, tout auprès du cabestan et de l'ancre, au milieu d'un fouillis de ferrailles, de planches et de cordages. Le capitaine, bon enfant, nous regardait faire en souriant dans sa barbe. Alors toutes les mains fouillèrent dans les paniers et en tirèrent des choses exquises : du jambon, du rôti, du poulet, du saucisson, des gâteaux, des fruits, des confitures, et je ne sais quoi encore. Un vrai festin de Gargantua. Il n'y eut qu'un incident ou accident, à votre choix. Une demoiselle qui se pique de connaissances chimiques, voulut nous prouver jusqu'à quel point va la résistance du verre. Elle frappa sur le bout de l'ancre, un flacon de cornichons, qui naturellement se cassa. Et voilà comment notre menu se trouva subitement enrichi d'un article imprévu : verre pilé.

Cependant le bateau filait avec rapidité. Déjà, le disque du soleil, tout rouge, était descendu à l'horizon, et se reflétait en une longue traînée lumineuse sur la moire de la surface limpide. A l'est, de grandes ombres s'avançaient et montaient dans le ciel, comme un amas de tentures déroulées lentement par une main invisible. Tout s'enfonçait dans l'ombre qui s'épaississait autour de nous, et le silence se faisait plus religieux, on eût dit que la vie se retirait en même temps que la lumière. Alors eut lieu un spectacle tel que n'en ont jamais rêvé ni les peintres ni les poètes, dans leurs plus sublimes conceptions. Du point où le soleil venait de disparaître, se dessinait toute une série de cercles concentriques de couleurs diverses, mais aux nuances si harmonieusement fondues, aux transitions si délicates que l'œil le plus exercé n'en pouvait saisir la limite. Le rouge éclatant se fondait peu à peu en un rose qui devenait de plus en plus pâle, avec des bords jaunes, se prolongeant en franges orange. Tout ce magnifique tableau était reflété sur l'eau dans toute sa pureté et dans toute sa vigueur. C'étaient deux immenses éventails ; l'un penché sur le ciel, l'autre couché sur l'eau. Peu à peu, ils se rapetissaient, les couleurs pâlissaient. Bientôt il n'y eut plus qu'une trouée lumineuse comme une prune de fauve dans l'obscurité, paupière d'ombres qui flottait mollement au-dessus s'abaissa d'un mouvement lent et calculé.

Alors des flots de ténèbres se précipitèrent de toutes parts, emplissant tous les coins de l'espace. C'était la nuit. Quelques étoiles piquaient la voûte obscure du firmament. Sirius les avait devancées. La Grande Ourse, la petite Ourse apparurent et le chariot se mit à rouler.

Notre bateau filait toujours avec des glissements d'hirondelle qui rase la surface d'une eau tranquille. Bientôt nous aperçûmes des lumières devant nous. C'était Bath dans tout l'éclat de sa toilette de soirée. Notre voyage était terminé, trop tôt, hélas !

On m'avait chargé de transmettre à la postérité la plus reculée le récit de ce mémorable et charmant voyage. Bien ou mal, ma tâche est achevée. Il ne me reste plus, cher lecteur, qu'à vous souhaiter d'en faire un semblable. Puissiez-vous alors avoir la chance de tomber sur une délégation d'une société de géographie en expédition et profiter mieux que moi de ses aimables leçons.

Louis de Saintes.

LE LAC DU FERMIER

(LÉGENDE ITALIENNE)

I

Giuseppe Dominio était le plus riche fermier de la province de Viterbe. Ses récoltes étaient les plus belles, ses bestiaux les plus gras. Enivré de sa prospérité, Giuseppe oublia Dieu !

Il cessa d'abord de le remercier de ses bienfaits ; puis il voulut empêcher ses serviteurs de le prier.

Le dimanche, il les faisait travailler pendant l'heure des offices. Ce jour-là il leur donnait à faire une besogne plus rude que de coutume.

Beaucoup de ces braves gens quittèrent la ferme de Giuseppe pour ne pas manquer à leurs devoirs religieux. Mais Giuseppe était redouté dans le pays, et personne ne voulait les employer.

Le dimanche après la moisson, au lever du soleil, le fermier impie faisait couvrir son aire de ses belles gerbes et lançait tous ses chevaux au galop sur les épis mûrs. Armé d'un long fouet, il les conduisait lui-même.

Dans le pays vivait un ermite vénéré : on le nommait le Père Ambrosio.

Les vieillards l'avaient toujours connu, dès leur enfance, habitant une grotte dans le flanc de la montagne. Il était toujours resté le même. Les années semblaient respecter sa tête chenue.

II

Un jour, le Père Ambrosio vint trouver Giuseppe : " Mon fils, lui dit-il, tu insultes la Providence qui te comble de ses bienfaits. Respecte le jour du Seigneur, et laisse tes serviteurs le prier en paix."

Giuseppe se moqua de l'ermite, et le dimanche suivant les chevaux couraient encore sur les gerbes.

Le Père Ambrosio revint : " Mon fils, lui dit-il, tu oublies ton Seigneur, ton Maître. La main de Dieu s'appesantira sur toi."

— Va-t-en, vieillard de malheur ! s'écrie Giuseppe, et il blasphéma !

Le bruit se répandit dans le pays que Giuseppe avait vendu son âme à Satan. On le voyait toujours heureux, et il ne remplissait pas ses devoirs de chrétien.

Le dimanche suivant, l'aire était remplie. Excités par le fouet de Giuseppe, les chevaux galopaient sur les épis mûrs.

Tout à coup on entendit la cloche de l'église voisine annonçant le commencement de l'office divin. Le Père Ambrosio s'avança, calme, silencieux au milieu de l'aire. Il fit un signe, et les chevaux s'arrêtèrent.

— Giuseppe, dit-il, il est temps encore... Repens-toi ! Quitte ton travail, et va prier Dieu !

— Arrière, vieillard ! s'écrie Giuseppe...

Il voulut fouetter ses chevaux... Les chevaux demeurèrent immobiles.

Ivre de colère, il s'avança, levant son fouet vers le Père Ambrosio.

Soudain, au milieu d'un fracas épouvantable, l'aire et les bâtiments de la ferme s'affaissèrent dans les entrailles de la terre !

Homme, chevaux, tout avait disparu...

Les serviteurs de Giuseppe, rejetés au loin par une force invisible, tombèrent éperdus la face contre terre. Quand ils se relevèrent, un lac aux eaux limpides et calmes occupait tout l'espace autrefois couvert par les gerbes, l'aire, les bâtiments. A genoux, sur le bord, le Père Ambrosio pria.

III

Les terres fertiles autrefois cultivées par Giuseppe, abandonnées maintenant comme un lieu maudit, devinrent une épaisse forêt au centre de laquelle se trouve le lac où fut englouti le fermier impie.

Chaque année, au jour anniversaire de cette catastrophe terrible, un grand bruit se produit au fond du lac. En écoutant, on croit entendre le galop de plusieurs chevaux foulant des gerbes dans une aire, la voix et le fouet du maître. Les habitants des villages voisins, qui ont su de leurs pères ce grand acte de la justice de Dieu dont leurs ancêtres ont été témoins, prient Dieu qu'il bénisse leurs familles et leurs récoltes. Si quelqu'un leur semblait disposé à violer le saint jour du Seigneur, toutes leurs voix lui crieraient : *Songe au châtiment de Giuseppe.*

COMTE RICHARD DE ROYS.

A chaque traité, on se demande : *Qui trompe-t-on ici ?* Il y a toujours un trompé ; mais qui était le trompé, il se passe des années avant de le savoir.—Prince de BISMARCK.